

CLAUDE COULOMBE

# La vie à bout de bras

2. La trahison de Simone



LES ÉDITIONS JCL 

*La vie  
à bout de bras*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La vie à bout de bras / Claude Coulombe

Nom : Coulombe, Claude, 1959- , auteur

Coulombe, Claude, 1959- | Trahison de Simone

Description : Sommaire incomplet : tome 2. La trahison de Simone

Identifiants : Canadiana 20190038756 | ISBN 9782898041006 (vol. 2)

Classification : LCC PS8605.O8894 V54 2020 | CDD C843/.6-dc23

© 2020 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Xin Ran Liu

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

CLAUDE COULOMBE

*La vie  
à bout de bras*

2. La trahison de Simone

LES ÉDITIONS JCL 



*À Frédérique, à Nicolas et à Charlie, la troisième génération,  
en souhaitant de tout cœur que l'un d'entre eux  
reprenne le flambeau de l'écriture.*



# 1

*Québec, dimanche 26 mai 1946*

Les canons s'étaient tus depuis des mois en Europe et dans le Pacifique, permettant au monde entier de se remettre tant bien que mal du long conflit mondial qui avait trouvé son apogée dans l'anéantissement de l'axe du mal regroupant l'Allemagne, l'Italie et le Japon.

Au Canada, il faudrait encore quelques années avant que les diverses pénuries se résorbent et que le rationnement ne fasse plus partie de la vie de tous les jours. Ces désagréments étaient en partie compensés par l'arrivée progressive au pays, et la démobilisation, des soldats ayant participé à cet affrontement meurtrier.

Dans la vieille capitale, le retour à la normale faisait un bien immense à tous, et bien que les habitants de la ville n'eussent pas souffert comme ceux de l'Europe, la fin de la guerre avait été reçue avec un immense soupir de soulagement.

En ce radieux dimanche de mai, les familles se réunissaient pour célébrer un événement qui reprenait soudain une grande importance après des années de misère.

\* \* \*

— Bonne fête des Mères, maman !

— Merci, Madeleine.

Laurette tapota le lit à l'endroit où Maurice dormait, quelques années auparavant, invitant sa frêle adolescente à s'asseoir près d'elle.

— Ce n'est pas souvent qu'on a ainsi l'occasion de prendre quelques minutes pour nous.

— Non, d'autant plus que tu es toujours absente, maintenant.

Laurette soupira et enlaça Madeleine.

— Je sais, je travaille pour vous donner une meilleure existence, mais je ne profite pas de la vie avec vous. On dirait qu'on ne peut jamais atteindre l'équilibre.

Madeleine ne rajouta rien, préférant profiter de ce rare moment en compagnie de sa mère. La plupart du temps, elle devait partager ces petits instants avec ses frères et sœurs, coincée qu'elle était au milieu de la fratrie. Elle prit la main de Laurette dans la sienne.

— J'ai pris une décision, maman.

— Laquelle ?

— Mes études terminées, je vais postuler pour le noviciat chez les sœurs grises.

— Tu veux devenir religieuse ?

— Oui, il y a longtemps que j'y pense.

Même si ça ne l'enchantait guère, Laurette dut s'avouer que cette révélation n'était pas une surprise. Depuis ses jeunes années, le comportement parfois mystique de la petite Madeleine la prédisposait à une entrée dans les ordres. Qu'elle ait choisi les Sœurs de la Charité allait de soi, son admiration pour Marguerite D'Youville ayant jusqu'ici guidé sa vie.

C'était quand même un choc pour la jeune veuve de savoir que son enfant allait renoncer à une existence qu'elle jugeait normale, avec mari et enfants, pour un avenir sous le signe de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Mais est-ce qu'on se trompait en entrant au service de Dieu ?

Sa progéniture ne cessait de l'étonner. Elle aurait aimé que Maurice puisse partager tout ça avec elle. Depuis son décès, tant de choses avaient changé pour la famille Proulx. Aurait-il été fier d'elle, de la manière dont elle avait continué d'élever leurs enfants après son départ ? Elle osait croire que oui. Comme si elle lisait dans ses pensées, Madeleine interrogea sa mère :

— Est-ce qu'il te manque encore, maman ?

Laurette hocha doucement la tête, une larme furtive coulant sur sa joue. Madeleine serra sa mère plus fort.

— À moi aussi, il me manque.

La mère et la fille, main dans la main, restèrent ainsi durant de longues minutes, chacune se remémorant les beaux souvenirs qu'avait laissés Maurice durant son trop court passage sur terre.

L'arrivée soudaine des deux plus jeunes, Denise et Georges, venus eux aussi souhaiter une joyeuse fête des Mères à Laurette, brisa la quiétude du moment. Ils sautèrent sur le lit pour embrasser leur mère et repartirent aussi vite, avant de revenir et d'entraîner Madeleine pour qu'elle joue avec eux.

Laurette, maintenant seule dans sa chambre, repensa à Maurice. À cet instant précis, elle aurait tant souhaité le serrer dans ses bras. Dire qu'elle l'avait épousé sans vraiment l'aimer et qu'il s'était révélé le plus grand amour de sa vie ! Grâce à lui, elle avait pu garder Huguette, son aînée, évitant la honte d'être une fille-mère et le déchirement de donner son enfant en adoption. Il l'avait sauvée de bien des manières, mais elle n'avait pu lui rendre la pareille, impuissante devant la maladie qui l'avait emporté.

La mère de famille repoussa les draps et sortit de son lit. Quelques boîtes non déballées traînaient encore dans un coin. Ça ne faisait qu'une semaine que la famille Proulx avait emménagé dans sa nouvelle maison, construite sur la rue Maréchal-Foch. Laurette restait ainsi dans le quartier qu'elle adorait, à quelques encablures de l'église aux deux clochers. Elle avait un attachement tout particulier pour ce lieu de prière, puisque c'était là que sa rencontre fortuite avec Maurice avait changé le cours de sa vie.

Anne Brisson, la grande amie de Laurette, avait exprimé le souhait de rester dans l'appartement du chemin Sainte-Foy, jusqu'à tout récemment habité par la famille, et au rez-de-chaussée, la boutique Vêtements et fourrure Proulx avait cédé la place à une boucherie.

Laurette prit quelques secondes pour se regarder dans le grand miroir de sa chambre. Si à quarante-deux ans elle paraissait toujours bien, son visage avait perdu l'éclat de ses vingt ans, quand tous les hommes tournaient la tête sur son passage. Pourtant, elle ne regrettait rien de ce temps passé. Aujourd'hui veuve et mère de six enfants, elle se sentait en paix avec elle-même. Elle n'aurait voulu pour rien au monde retomber dans les émois qui lui avaient fait perdre la tête et vivre une histoire insensée comme celle qu'elle avait connue avec le riche homme d'affaires et député fédéral Rodolphe Frenette, pour qui elle avait travaillé durant quatre étés. De cette folie, il lui restait tout de même un magnifique souvenir, sa fille aînée, Huguette, enfant du péché, qui ignorait cependant qui était son père biologique.

— Bonne fête des Mères, maman !

Laurette sourit au reflet d'Emmanuel, le plus vieux de ses fils qui venait d'apparaître dans le cadre de la porte de sa chambre.

— Merci, mon grand.

Elle observa sa silhouette avant qu'il disparaisse du miroir. Il avait tellement changé, c'était un homme maintenant, un solide gaillard de vingt ans qui lui avait causé bien du souci dans les dernières années. Tout avait débuté quand il s'était mis à traîner dans l'atelier de fourrure de l'arrière-boutique. Fasciné par le travail du tailleur, Noël Mercier, il avait commencé à passer ses journées de congé, en silence, à regarder l'homme choisir ses pelisses, les caresser d'une main

experte, invitant d'un clin d'œil Emmanuel à faire de même. Le jeune homme ne se lassait pas de glisser ses doigts sur les peaux d'une douceur incroyable. Une fois les fourrures choisies par Mercier, ses yeux ébahis voyaient surgir de cet amalgame de poils de superbes manteaux que la clientèle huppée s'arrachait.

Malgré son air bourru, Mercier, un célibataire endurci, s'était attaché au garçon et avait fini par suggérer, si sa mère était d'accord, de lui transmettre son savoir. Le jeune Emmanuel avait sauté sur l'occasion. Il n'en pouvait plus de l'école et se voyait offrir sur un plateau d'argent l'occasion d'apprendre un métier grâce à l'enseignement d'un artisan de génie. Il y avait eu de longues discussions entre Laurette, pour qui l'éducation était sacrée, et l'adolescent qui voulait travailler de ses mains, comme son père. La mère de famille avait cédé, non sans avoir averti Noël Mercier de mettre fin à son enseignement si Emmanuel ne montrait pas le sérieux voulu. Ses craintes furent vaines, car Emmanuel se révéla un apprenti doué et, surtout, curieux d'apprendre. Quatre ans plus tard, il était aussi habile que son mentor.

La veille de ses dix-huit ans, en septembre 1944, sans que rien n'ait pu le laisser présager, Emmanuel s'était enrôlé pour aller combattre les nazis en Europe. Personne n'avait pu le faire changer d'avis. Le 17 mars 1945, avec ses frères d'armes du Royal 22<sup>e</sup> Régiment, il était débarqué à Marseille. Le 6 avril, il se retrouvait en Hollande pour participer à la libération du pays et c'est là qu'avaient eu lieu les derniers combats pour les Canadiens. Emmanuel était revenu au pays sain et

sauf, au grand soulagement de Laurette, et depuis quelques mois il était officiellement démobilisé. Il avait repris son travail comme si de rien n'était.

Après avoir déjeuné avec ses enfants, Laurette s'accorda une pause et sortit sur la galerie arrière pour fumer une cigarette, son nouveau vice. Ça lui permettait de se détendre et elle était rassurée par le fait que fumer était conseillé par les médecins. Elle redressa la tête pour offrir son visage aux premiers rayons chauds du printemps. À ce moment, elle pensa à sa mère décédée depuis peu dans l'indifférence de sa famille et ses enfants. Elles ne s'étaient jamais souhaité mutuellement une bonne fête des Mères. Elle hocha la tête pour effacer ce souvenir désagréable. Son moment de grâce fut interrompu.

— Alors, des regrets ?

Laurette se retourna pour se retrouver face à son double. À vingt et un ans, Huguette lui ressemblait trait pour trait quand elle avait son âge. La mère de famille chercha dans le visage parfait de sa fille quelque ressemblance avec Rodolphe Frenette, en vain. C'était peut-être mieux ainsi.

— Non, aucun, j'adore notre nouvelle maison. Mais c'était quand même pratique de n'avoir qu'un escalier à descendre pour aller travailler.

— Sans doute, mais on est tellement plus à l'aise ici, et c'est pareil dans le nouveau magasin.

— Oui, mais le vieux était quand même sympathique, du moins au début.

\* \* \*

Depuis son ouverture, à l'été 1940, la boutique Vêtements et fourrure Proulx avait quintuplé ses ventes annuelles et ça grimpaît sans cesse. En plus d'elle et d'Anne, Laurette avait été obligée d'engager trois vendeuses et tout le monde se marchait sur les pieds. Comme si ce n'était pas suffisant, les problèmes d'entreposage et l'exiguïté de l'arrière-boutique rendaient insupportable le travail de Josette, à l'atelier de couture, et de Noël Mercier. Laurette avait cherché en vain des solutions, mais le bâtiment qu'elle possédait était coincé entre d'autres commerces, rendant tout agrandissement impossible.

La prophétie du partenaire d'affaires et notaire, Nestor Thibodeau, s'était révélée juste. Malgré la guerre, les privations, les coupons de rationnement et la rareté de certains produits, le petit commerce ayant pignon sur rue à deux pas de l'église Saint-Sacrement roulait à pleine vapeur, surtout grâce à ses manteaux de fourrure créés par l'artisan Mercier.

— Quand les gens doivent se serrer la ceinture, avait professé l'homme de loi avec certitude, ils compensent avec des biens de luxe, surtout la bourgeoisie qui veut afficher son statut.

C'est alors qu'Anne avait eu une idée complètement folle, qu'elle avait partagée avec le notaire durant une conversation à bâtons rompus, quand l'homme était venu faire un tour en fin de journée pour, comme il le disait en souriant, veiller sur son investissement. Ils avaient élaboré un projet osé avant de le présenter à Laurette qui avait écarquillé les yeux en poussant un long soupir.

— Ouf ! C'est gros, très gros. Vous n'auriez pas eu envie de m'en parler avant ?

— Mais, c'est ce que nous faisons en ce moment, Laurette. Il fallait quand même mettre un peu de viande autour de l'os, avant de t'en faire part, avait répliqué Anne. Tu vois aussi bien que moi que nous ne pouvons continuer dans le local actuel.

— Je suis au courant, mais je ne sais pas si j'ai envie d'aller me frotter à J.-B. Laliberté, Paquet, Pollack et le Syndicat de Québec.

L'idée d'Anne était audacieuse, déménager la boutique de Laurette dans le centre névralgique du commerce de la ville de Québec, situé sur la rue Saint-Joseph et le boulevard Charest, dans la Basse-Ville. À cet endroit, tous les grands magasins avaient pignon sur rue, ainsi qu'une foule d'autres petites boutiques composant la trame d'un quartier commercial vivant et extrêmement achalandé.

— Je t'ai connue plus fonceuse, Laurette Proulx, avait lancé Anne.

— Facile à dire, mais j'ai six enfants à nourrir, à vêtir et à loger, et je suis veuve maintenant. Ça me rend un peu plus prudente.

L'amie de Laurette avait baissé la tête. Elle n'avait pas voulu insulter Laurette, seulement la stimuler un peu.

Le notaire Thibodeau, qui assistait à cette joute orale, avait déplié son index pour demander la parole, comme un élève bien élevé, ce qui avait fait sourire les deux femmes. Il avait

ensuite lancé quelques nombres, donnant une idée assez juste de l'investissement requis. Laurette avait continué à jouer l'avocat du diable.

— Vos hypothèses sont très intéressantes, mon cher Nestor, mais vous oubliez le coût d'acquisition d'un immeuble.

Nestor s'était tourné vers Anne, un sourire aux lèvres, et celle-ci, d'un signe de tête, l'avait encouragé à continuer.

— Ce n'est pas un problème, Laurette.

— Comment ça ?

— Depuis des années, j'achète et je revends des terrains et des immeubles dans la Basse-Ville. C'est mon terrain de jeu. Ça demande peu d'efforts, seulement du pif. J'ai amassé un beau magot par le biais de transactions. Tout ça pour dire que je possède présentement trois immeubles sur la rue Saint-Joseph et un sur le boulevard Charest. Il y en a au moins deux qui pourraient être transformés ou même rasés pour faire place à un édifice neuf.

Laurette, dans un mouvement d'humeur, s'était levée brusquement en déclarant que puisque tout était décidé, ils n'avaient pas besoin d'elle. Le notaire avait écarté les bras en signe d'apaisement.

— Je vous en prie, ma chère, rassoyez-vous. Il ne s'agit pas d'un coup de force. Absolument rien n'ira de l'avant sans votre adhésion totale. Toute cette idée est partie d'une conversation impromptue entre Anne et moi. Mes méninges se sont mises à tourner et j'ai cherché une solution aux problèmes

que cause l'exiguïté de votre local. Nous ne voulions pas vous aborder en critiquant votre situation sans rien avoir à offrir en contrepartie. Ce qu'on vous présente n'est qu'une base de discussion.

Dans les semaines suivant cette rencontre, des échanges, des idées, des consultations avaient donné naissance à un volumineux dossier qui était devenu plus concret lorsque Nestor avait mandaté un artiste pour dessiner une ébauche du futur magasin. Ce serait un édifice de quatre étages ayant pignon sur rue à l'angle du boulevard Charest et de la rue de la Chapelle, à un jet de pierre de ses futurs compétiteurs. S'inspirant du style architectural de la Dominion Corset et de J.-B. Laliberté, avec de grandes fenêtres à cintres abaissés, l'immeuble, en plus d'avoir fière allure, cadrerait parfaitement dans la trame de cette partie de la ville.

Émue, Laurette n'avait pu que serrer Anne et Nestor dans ses bras, conquise par cette vision d'avenir. Ensuite, il avait fallu s'atteler au plus dur, en décidant quel serait l'investissement personnel des deux propriétaires, et convaincre la banque d'embarquer dans le projet.

\* \* \*

— Est-ce qu'on va se préparer pour la messe ?

— Oui, ma grande. Je termine ma cigarette et je vais vous rejoindre.

Huguette mit son bras autour des épaules de sa mère et la serra contre elle, en silence. Elle ressentait une fierté

certaine pour ce que celle-ci avait accompli et souhaitait le lui démontrer autrement qu'en paroles. L'occasion se présenterait sûrement. En attendant, elle travaillait au nouveau magasin, apportant sa vitalité et son enthousiasme.

Laurette regarda son aînée tourner les talons et retourner à l'intérieur. Comme bien des mères, elle eut une bouffée d'angoisse en suivant sa fille des yeux. Saurait-elle éviter les pièges que lui tendrait la vie ? Pourrait-elle faire de sa beauté un atout plutôt qu'une malédiction ? Elle le souhaita de tout son cœur. Son regard distrait balaya sa cour arrière, et elle refit en vitesse, dans sa tête, le chemin parcouru. Comme elle semblait loin, la petite servante de la villa Bois-Joli ! La vie de rêve entrevue lors de son été de passion avec Rodolphe, elle avait fini par se la forger elle-même. Elle pouvait se targuer maintenant de faire partie de la classe supérieure, à deux doigts de la nouvelle bourgeoisie canadienne-française. Son commerce roulait à plein et l'argent entraînait dans les coffres, lui offrant une aisance qu'elle n'aurait jamais crue possible. En revanche, sa nouvelle fortune créait un cercle de courtisans, dont les demandes étaient parfois exaspérantes. Au premier chef, l'Église catholique dont certains membres de la hiérarchie tournaient autour d'elle dans l'espoir d'attirer les dons dans leurs goussets. Si elle pouvait se montrer généreuse, les sangsues l'irritaient au plus haut point.

Elle avait aidé le mari de Normande, Robert, à acquérir son propre salon funéraire, et le couple s'était montré reconnaissant. L'homme avait tenu à remettre l'argent emprunté

à Laurette, rubis sur l'ongle, et maintenant son commerce roulait sans l'aide de personne. Elle aurait souhaité que les demandes de la paroisse ou de l'archevêché aient aussi une fin.

Dans un geste d'irritation, la femme d'affaires envoya son mégot choir dans sa cour arrière et elle alla rejoindre sa famille à l'intérieur. En passant devant le salon, son regard fut happé, une fois de plus, par le magnifique tableau accroché sur un des murs. Elle ne se lassait pas du paysage hivernal peint par Suzor-Coté. L'œuvre du peintre était d'un tel réalisme qu'il était tentant d'avancer la main pour chasser un flocon. Si Laurette avait connu la valeur réelle du cadeau de Simone Frenette, sans doute ne l'aurait-elle point exposé ainsi à la vue de tous. En attendant, le contempler quotidiennement la comblait. Un jour, elle le céderait à Huguette, respectant ainsi le vœu de Simone d'en faire le vrai héritage de sa fille, l'enfant naturel de Rodolphe Frenette, défunt mari de Simone et amant d'un été de Laurette.

Sur le parvis de l'église, Anne se joignit à la famille Proulx, à la joie de chacun. Celle qui avait habité avec Laurette et ses enfants durant de nombreuses années avait souhaité couper le cordon avant de ne plus être capable de le faire. En demeurant dans l'ancien appartement, la rupture avait été moins difficile. Un meilleur salaire, combiné au loyer à prix d'ami que lui faisait Laurette, lui permettait d'avoir ce grand logement et de pouvoir le meubler.

Après la messe, tout le monde se retrouva autour de la table de la salle à manger dans la nouvelle demeure. Pour les enfants, qu'Anne soit avec eux semblait des plus naturel.





## *Québec, 1946*

Établie dans une jolie maison du quartier Saint-Sacrement avec ses enfants, Laurette voit maintenant ses affaires prospérer et le bonheur lui sourit. Une inquiétude la traverse pourtant... D'une grande beauté, son aînée, Huguette, attire tous les regards et cela n'est pas sans lui rappeler sa propre transgression, au même âge.

Bientôt, ses craintes se confirment lorsque sa fille s'amourache de Robert, un ex-soldat en proie à de violents traumatismes de guerre et qui boit pour oublier ses problèmes. Huguette se trouve malgré elle sur une pente glissante, mais arrive néanmoins à éviter le pire. Sa mère n'a pas l'esprit tranquille, cependant, et elle redoute de la savoir de nouveau dans l'embarras.

L'espoir renaît quand Simone Frenette refait surface et propose d'aider Huguette à prendre la place qui lui revient au sein de la haute société. Or, une révélation bouleversante ébranlera les convictions les plus profondes de la jeune femme. La vérité lui fera-t-elle renoncer à l'avenir brillant auquel elle se destinait ?

*Passionné par les mots depuis toujours, Claude Coulombe nous offre ici le deuxième tome d'une saga d'époque captivante qui nous plonge habilement au cœur du Québec de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.*

